

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 46

Artikel: A NN. SS. de Berne
Autor: Perret, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213431>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans l'obscurité, m'avait pris pour un voleur. Il reconnaît sa méprise, et, épouvanté, lâche son couteau et murmure en claquant des dents : — Ah ! mon ami ! mon pauvre ami... J'allais vous assassiner... Vous ne me l'auriez jamais pardonné !

« J'éclatai de rire ; Duran tremblait encore en regardant sa lame.

J'avais fait la connaissance d'un jeune Anglais, beau, actif, charmant et joueur. Je lui donnais des leçons d'allemand ; il m'initiait à l'anglais. Rêvant toujours de rejoindre au Caire mon ami le sculpteur, je lui confiai mon désir.

— Rien de plus facile, répond mon Anglais, j'ai 20 fr. dans ma poche. Je vais au café, je joue, je gagne et je vous emmène.

Il descend. Un quart d'heure après, il criait dans la cage de mon escalier :

— Faites votre valise, Grasset. Nous partons ce soir. J'ai gagné 1,500 fr.

En wagon, ma valise neuve et qui fermait à clef attirait ses yeux.

— Voilà une valise où mes valeurs seraient à leur aise, remarqua-t-il. La mienne est vieille, pelée et ses sœurs ne sont pas sûres.

Je lui passai ma valise. A la gare du Caire, il me donna rendez-vous pour le soir : je ne le revis jamais.

Mon ami le sculpteur m'accueillit avec joie, dans une sordide mansarde, où il faisait frire pour son dîner quelques poissons sur un poêle. Hélas ! il ne pouvait rien pour moi et il m'encouragea fort à retourner à Alexandrie. Mais où trouver l'argent du retour ?

Un Anglais encore, un mécanicien cette fois, me tira d'affaire. Il conduisit la locomotive sur la ligne du Caire à Alexandrie : il me prit sur sa machine. Je jouissais voluptueusement du paysage et de ce voyage économique, quand, arrivé à Gardheia, à mi-chemin d'Alexandrie :

— Débrouillez-vous maintenant ; je ne conduis pas plus loin la machine. Impossible de vous recommander au mécanicien qui prend ma place, c'est mon plus mortel ennemi !

Je demurai planté sur le quai, les mains derrière le dos, et fort perplexe devant ce train qui allait partir, quand je sentis un chatouillement dans la main.

— Allons, montez, voilà un billet. C'est 4 fr. 75 que vous me devrez quand vous serez à Alexandrie !

Je retrouvai Duran à l'auberge de Piropoulo.

— Que faire ? lui demandai-je anxieux.

— Pêcher, me répondit l'ancien zouave. Il me donna une ligne, un panier, et nous partîmes dans la campagne, le long du canal d'Alexandrie à Damiette. L'eau coule au-dessus de la plaine, entre deux digues : les infiltrations produisent des marécages où poussent des papyrus, des lauriers roses.

— C'est joli, dis-je.

— C'est plein de poisson, répondit Duran. Ce fut la pêche miraculeuse. Mais le marais était la propriété d'un village ; un Arabe tombe sur nous en brandissant un fusil à pierre. Duran le poursuit à coups de trique.

Retour triomphal chez Piropoulo, qui, en échange de notre poisson, nous donna du vin frais, des légumes, des fruits.

Nous vécûmes ainsi un mois dans la plus étrange auberge : le café Piropoulo était une académie de voleurs dont Piropoulo s'enorgueillissait d'être le grand maître. Honorable auberge recommandée à tous les touristes qui y seront plus en sûreté que dans la maison du chef de la police.

J'en fis la concluante expérience. Une Anglaise revenait du canal avec une malle qui avait l'air de contenir quelque argent. La malle un jour disparut. Les amis de Piropoulo se mirent en chasse ; deux heures après, ils retrouvaient la malle et remettaient aux mains de la police le seul domestique qui ne fut point affilié à leur bande, le seul honnête homme de la maison.

Je fis le portrait de Piropoulo et demurai chez lui jusqu'au jour où des aquarelles vendues au duc de Bassano me fournirent l'argent du retour.

Je restai une année ou deux à Lausanne et je ne vins à Paris qu'après la guerre. J'ai fait des tas de choses ! des affiches, des meubles, des vitraux ; j'ai travaillé le bois, l'étaim, le fer, le papier ; j'ai dessiné, j'ai illustré, j'ai peint à l'huile et à l'eau... vers 1894, j'ai même connu la gloire !

J'ai pris des notes, ce qui sert assez peu ; j'ai imaginé beaucoup, ce qui est mieux : j'ai enseigné,

ce qui est peut-être le plus durable. Voici les épreuves d'un livre qui va paraître chez Calmann Lévy. C'est une partie du cours que j'ai tenu 10 ans à l'académie Guérin, une méthode de composition ornementale, les relations logiques des lignes aux matières que l'artiste emploie. Une vraie géométrie, la « géométrie décorative ». On pourra y intercaler des théorèmes nouveaux ; on ne démolira pas les anciens.

Il est tard. Je prends congé de M. Grasset, emportant la joie d'avoir vécu quelques heures avec un artiste de la Renaissance italienne ; car cet homme donne par l'habileté de sa main, la validité et la solidité de son érudition, la subtilité de son art et la fantaisie de son esprit, l'impression d'un ouvrier, d'un savant et d'un artiste.

Il fallait vivre.

Dans le *Journal*, Gabriel Mourey, raconte les mêmes incidents de la vie de Grasset, mais il y ajoute quelques détails intéressants, qu'il serait dommage de ne pas citer.

Au petit matin, j'ai trouvé Grasset qui débarquait à peine de la banlieue qu'il habite, dans son atelier du boulevard Arago. Il y avait quelques années que je ne l'avais vu. Ses cheveux sont devenus blancs ; sa moustache, assez forte, est presque blanche ; mais ses yeux, derrière les verres du lorgnon, n'ont rien perdu de leur vivacité et son teint est demeuré frais. Grasset, d'ailleurs, n'a guère dépassé la soixantaine.

Grasset est un causeur exquis, à la parole pittoresque, à l'ironie charmante avec des emballements soudain tout juvéniles, contrastant de la plus amusante manière avec l'allure paisible et pondérée, qui est généralement la sienne. Et Grasset m'a conté ce qu'il appelle ses années d'apprentissage.

— Je suis né à Lausanne, me dit-il, c'est-à-dire presque en France. Mon père était fabricant de meubles ; de sorte que, tout en poursuivant au Polytechnicum de Zurich de sérieuses études techniques (car mon rêve était de devenir architecte), je mis de bonne heure la main à la pâte. Excellente chose que nos décorateurs d'aujourd'hui ne font pas assez ; ce sont, dès leurs débuts, des messieurs... et des messieurs arrivés... Mais passons. A seize ans j'entraî chez un entrepreneur en bâtiment que je ne tardais pas à laisser à ses entreprises pour me mettre à la suite d'un sculpteur-modéleur-ornemaniste, un brave homme, très habile, ma foi, et très sympathique. Mais le travail vint à manquer et mon patron m'emmena à Marseille, où on lui assurait que nous en trouverions. Nous en trouvâmes, en effet, mais difficilement, car nous ne faisons partie d'aucun syndicat professionnel... De sorte que je fus obligé, au bout de peu de temps, de chercher à gagner ma vie dans un autre métier.

« Un confiseur-glacier, dont j'avais fait la connaissance, me demanda de décorer la devanture de sa boutique ; pour vingt francs, je peignis, parmi des fleurs, plusieurs bombes glacées et quelques pièces montées pour les repas de noces et de baptêmes... C'était délicieux ; mon client fut enchanté. Après quoi... »

Grasset s'interrompt, ferme les yeux, fouille dans ses souvenirs, puis reprend :

— Après quoi, un blanchisseur des environs me confia le soin de peindre sa voiture. Nous débattîmes longuement le prix ; enfin, nous fîmes marché pour 25 francs et la nourriture, à charge pour moi de fournir la couleur, mais une fois la voiture achevée, voilà-t-il pas qu'il prit la fantaisie de vouloir me faire refaire, à la colle, l'inscription de sa blanchisserie... Je refusai énergiquement et nous nous quittâmes avec froideur. « Ah ! ces artistes, ces artistes, tous les mêmes ! » se lamentait-il du ton le plus comique.

Le 66. — Jeu d'histoire suisse. (Éditions « Spes », Lausanne. — C'est un jeu de société renouvelé du vieux jeu de l'oie ; un jeu instructif puisqu'il rappelle en petits tableaux qui se succèdent dans l'ordre chronologique les grandes dates de notre histoire nationale. L'idée est originale ; graver dans l'esprit des enfants les faits historiques par le moyen d'un divertissement dont les règles impliquent franchement une morale de l'histoire suisse. Le 66 intéressera à coup sûr les milieux pédagogiques et les familles de notre pays. Le jeu finit au 66 : « Un pour tous, tous pour un ! » la belle devise qu'il nous faut plus que jamais observer.

NOS VIEILLES CHANSONS

Chanson de Sylvie.



1. Charman-te Syl-vi-e ! — Servan-te, Mon-
2. Sont-ce là, Syl-vi-e, Tes a-mu-se-
3. Si ta mèr', Syl-vi-e, Ne t'en par-le
4. Cru-el-le Syl-vi-e, Tu me fais lan-
5. De l'a-po-thi-cai-re, Je n'ai pas be-



sieur ! — Que fais-tu seu-let-te De-vant ces bas-
ments ? Jeunette et jo-li-e, N'as-tu pas d'a-
pas, L'amour, jeu-ne fil-le, Ne t'le dit-tu
guir ! Es-poir de ma vi-e, Tu me fais mou-
soin, Mon cœur et ma vi-e Sont en-tre-tes



lieux ? — Je fil' ma quenouillet', En gar-dant mes mou-
mant ? — Qu'est-ce que vous me dit' ? Qu'est-ce donc qu'un a-
pas ? — Qu'est-ce que vous me dit' ? Qu'est-ce donc que l'a-
rir ! — Que me faut-il fai-re, Monsieur, pour vous gué-
mains. — Qu'est-ce que vous me dit', Monsieur, je ne tiens



tons ; Quand la nuit ap-pro-che, Je rentre à la maison.
mant ? Ja-mais de ma vi-e N'en par-la la manan.
mour ? Ja-mais de ma vi-e N'ai en-tendu c'mot-là !
rir ? Chez l'a-po-thi-cai-re Que me faut-il que-ir ?
rien Que ma quenouil-let-te De rite et de fin lin.

DANSE : Deux fois quatre temps moulinet à gauche et à droite et tour de main en place.



Tra la la la la la la la, Tra la la la la



la la la, Tra la la la la la la la la.

Tontaine, tonton ! Toinon ! cherche donc ces
Malchons de melons, de citrons, de poivrons,
de blessons, de meurons, que le *bozeyron* portè
au *capiston* pour la *collation* des *pistons* au
bout du *Pont*.

A NN. SS. de Berne

Maintenant que l'hiver avec ses feuilles mortes,
Ses brumes, ses frimas, et tous ses miséreux,
Maintenant que l'hiver se présente à nos portes,
Il neige de l'angoisse au cœur des malheureux.

Aussi, je viens à vous, seigneurs puissants et sages,
Que nous avons créés,
Pour être un peu de nous, pour être nos images
En des cadres dorés.

Je viens à vous, seigneurs, confessant que vous
[êtes
Bons, éléments, indulgents et doux, et bons vivants ;
Je conviens que vous seuls savez ce que vous
[faites ;
Et que je ne suis rien qu'un jonc qui tremble aux
[vents.

Je conviens que vous seuls, ô septimat auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste,
Qu'on manque de charbon, car vous l'avez voulu.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un casier effrayant ;
Nous subissons le joug sans connaître les causes ;
Ce que nous en savons, nous suffit amplement.

Vous faites s'ébaubir, parfois, la multitude
Sur vos augustes pas,
Et vous ne voulez pas qu'elle ait la plénitude,
Ni la joie ici-bas.

Dès qu'on possède un bien, un décret le retire ;
Rien ne nous est laissé dans nos rapides jours,
Pour qu'on en puisse faire un bon repas et dire :
C'est ici mon pain frais, mon sucre, mes amours.

Seigneurs, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi manger.

Ne vous irritez point que je sois de la sorte ;
O seigneurs, cette plaie a si longtemps saigné,
L'angoisse de la faim est toujours la plus forte ;
J'ai l'estomac soumis, mais non pas résigné.

Ne vous irritez pas, vous que le peuple acclame,
Et qu'il couvre de fleurs,
Que j'ose ainsi venir, humble comme une femme,
Vous conter mes douleurs.

Vos décrets surprendront même la page blanche
Que rien ne déconcerte, et que rien n'attendrit.
Pourquoi donc supprimer les journaux, le diman-
[che ?

La lecture en est douce, et repose l'esprit.
Car c'est la seule joie, ici-bas, qui persiste :
Lire un communiqué.

Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir confisqué.

E. PERRET.

Le Loto « Winkelried ». — Les éditions « Spes », Lausanne, ont édité un nouveau jeu de famille : Le Loto « Winkelried » dont le caractère national en fera un joli cadeau de Noël. Ce jeu contribuera à faire mieux connaître notre histoire nationale. Inventé par un membre du corps enseignant, il se compose de 46 cartes illustrées d'un dessin original d'un de nos bons artistes, accompagné d'un commentaire emprunté à nos historiens. Au moment où de toutes parts s'élevaient des voix en faveur d'un renouveau de la culture civique et du jouet suisse, ce jeu se recommande tout particulièrement.

Injonction. — Un galant, un peu trop empressé, taquinait une jeune fille de la campagne. Il cherchait à la saisir et à l'embrasser.

— Dites donc, monsieur, commencez par finir!

LA CRISE MONÉTAIRE

Au début de la guerre actuelle, pièces d'or et d'argent se raréfiaient comme un charme. Il fallut se contenter des pièces de deux francs, de un franc, de cinquante centimes, du nickel, du cuivre. Bien heureux sommes-nous que ce dernier métal n'ait pas émigré pour des buts de... guerre. Nous savons un charcutier qui se vanta d'avoir mis soigneusement dans un tiroir deux cents francs en napoléons jaunes. Quant aux écus, il y eut, d'office, une rafle générale, et alors apparemment ces chers petits billets de cinq francs, dix francs, vingt francs. Mais la panique ayant pris fin, de Berne on se décida à ressortir le numéraire en sacs et maintenant il faut demander humblement le privilège de recevoir du papier pour les valeurs en dessous de cinquante francs. Est-ce bon signe ? Si oui, tant mieux. Pourvu qu'on ne convertisse pas les billets de mille en monnaie du calibre de celles que Lycurgue fit frapper ! Au fait, où serait le mal, on apprendrait, par crainte d'avoir à transporter des poids lourds, à se dégoûter des richesses périssables pourvu qu'on nous servit ce brouet noir qui faisait des Spartiates un peuple sobre, solide et pas phraseur pour un sou.¹

Lors de la Révolution française, qui n'apporta pas que les présents agréables de la liberté et de la fraternité, les chiffons de papiers que devinrent les « assignats » étaient si abondants que pour les écouler on ne trouva pas d'autre moyen que d'en déprécier démesurément la

¹ Il paraît que nous sommes menacés — le nickel se faisant rare — d'avoir de la monnaie de laiton. Voilà qui sera commode pour les larges poches, mais on risquera ainsi de tomber de Charybde en Scylla. Attendons les événements. Peut-être se familiarisera-t-on avec les nouvelles pièces et nous enseigneront-elles une fois de plus que tout dans ce monde est relatif et que ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur !

valeur. Alliez-vous au restaurant vous faire servir un menu de quatre francs cinquante, vous deviez, si par hasard il n'y avait pas, dans votre porte-monnaie, des espèces sonnantes, aligner — excusez du peu — pour cinq mille francs de ces drôles de billets de banque. Vous voyez d'ici la tête que devait faire le client s'il n'en possédait que pour quatre mille !

Aujourd'hui, c'est en France — pas encore chez nous — la crise des sous. Vous devinez pourquoi. Ce billon si méprisable pour la haute finance a des vertus que prise la défense nationale. Du cuivre, il nous faut du cuivre. Et alors, on va à la chasse, et les braconniers se font pincer. Voici, à ce sujet, une histoire toute récente.

Dans un restaurant de Paris, un garçon habillé aux pourboires résolut de faire un commerce de sous, qu'il achetait pour les revendre avec ceux qui étaient sa possession légitime, et dont probablement il avait fait une nite. Son zèle était si vif qu'un beau jour on le prit sur le fait et il s'en fut au violon, en attendant de comparaître devant le juge. Le jour de l'audience arrive :

— Comment vous appelez-vous ?

— Abdel Kader Ouled Amar, sujet arabe.

— Comment dites-vous ?

— Abdel Kader Oul....

— Suffit. Prévenu Abdel Kad.... pourquoi vous êtes-vous livré à l'achat de sous que vous revendiez avec 10 % de bénéfice ?

— Monsieur le président, je vous le déclare, tout le monde en fait autant.

— Suffit. Prévenu Abdel, votre raison est suffisante pour que je vous octroie une petite condamnation.

A vous, prévenue, quel est votre nom ?

— Madame Puzelat.

— Bon, voilà un nom chrétien. Or donc, dame Puzelat, pourquoi traquiez-vous du billon ?

— Je vais vous dire, Monsieur le président, ce sont mes clients qui me donnaient des sous ; il y en a même qui m'en demandaient.

— Très bien motivé, vous serez coffrée pour dix jours aux frais de la princesse qui, elle, ne paie pas en sous.

Les mots sont d'ailleurs trompeurs. On aura beau dire de quelqu'un qu'il n'a pas le sou, peut-être paiera-t-il un écu blanc pour voir et entendre la divette du jour ou se procurer un abonnement au cinéma. J. NEL.

Ce pauvre Henri ! — Tu sors de l'hôpital ; y as-tu des malades ?

— C'est mon pauvre Henri, il a été tant mal cette semaine qu'on a ma liste bien cru le perdre.

— Tais toi, et que lui est-y arrivé ?

— Figure-toi, qui z'ont imaginé de lui donner un bain, dans une baignoire ; lui qui n'en avait jamais vu de sa vie, alors il a pris mal dedans, tu comprends ?

— Comment y n'avait jamais pris un bain dans une baignoire ?

— Ma foi, non !

HEURES GRAVES

Oui, nous veillons sur toi, Patrie !

QUELLE mine inépuisable que les vieux papiers ! Quand on y met le nez, on a grand peine à l'en sortir. On est retenu, amorcé. On va de découverte en découverte, de surprise en surprise, parfois même d'émotion en émotion, surtout, lorsque quelque document, prose ou vers, manuscrit ou imprimé, en revenant à la lumière semble s'éveiller, s'animer au contact des événements actuels, où il retrouve soudain des éléments pareils à ceux qui lui ont donné le jour.

Dans un journal de 1857, portant la date du 17 janvier et le titre de *L'Indicateur*, et qui paraissait à Fribourg, deux fois par semaine,

nous voyons les vers ci-dessous. Ils étaient précédés de ces mots :

« A Monsieur Louis Monnet, de Lausanne, ¹ le spirituel auteur des *Prémices*, qui nous a envoyé hier une charmante poésie badine dont nous réservons la publication pour des temps meilleurs. »

Nous passons en ce moment, par des perplexités qui sont quasiment aussi angoissantes que celles qu'éprouvèrent nos pères en 1857. Mais nous savons qu'aujourd'hui, comme alors, tous les Suisses accourraient, s'il le fallait, à l'appel du drapeau, prêts au suprême sacrifice pour défendre la patrie menacée.

Les voici :

Jeune Vaudois, de la Suisse si libre,
Chantez plutôt la fièvre liberté.
Si, pour les rois, nous sommes l'équilibre,
Pour les sujets nous sommes vérité.

Que votre muse en ce jour se ravise,
Pour célébrer le pays menacé ;
Ne riez plus, nos soldats sous la bise
Ont froid ! peur non ! leur cœur n'est pas glacé.

A d'autres temps ajournez l'harmonie,
Que vos accents ne soient plus que guerriers
Pour dominer la Diane ennemie.
A l'aigle Prusse opposez des lauriers.

A d'autres chants ne laissez plus de marge ;
Oubliez tout, plaisirs, jeux et amour ;
N'entonnez plus qu'un gaillard pas de charge,
Pour le chanter au trépas du tambour.

Malheur à qui franchira nos frontières !
Notre passé crie le garde-à-vous !
Que les lambeaux de nos vieilles bannières,
Soient le linceul de l'ennemi jaloux !

Dans la montagne est une vaste tombe
Où sont gisant des monceaux d'os romains ;
Allons r'ouvrir cette antique hécatombe,
En champ de mort transformons nos ravins.

Puis, couchons-y, les uns auprès des autres,
De notre sol tous les profanateurs ;
La liberté reverra ses apôtres
Avec la paix devenir fossoyeurs.

Pour ces tombeaux, que des hymnes funèbres
Soient par nos soins préparés dès ce jour.
Que nos éclairs préviennent les ténèbres
Qui se feront dans ce sombre séjour.

En attendant, répétons à nos braves
D'être toujours humains pour les vaincus ;
Ce sont des hommes, et d'ailleurs des esclaves
Sans volonté ne sont pas sans vertus.

Tout comme nous, les blessés ont leur mère,
Une famille, un père et des amis ;
Peut-être encore une amante bien chère !
Et le roi veut qu'ils soient nos ennemis.

13 janvier 1857. L' LAMBOSSEY-DE-FUYENS.

La corde. — Eh ! salut Albert. Mais d'où sors-tu donc, il y a une éternité qu'on ne s'est rencontré ?

— Oh ! j'ai eu des embêtements. Figure-toi qu'ayant eu besoin d'une corde j'en avais trouvée une qui traînait à terre ; alors la police m'a pris sur le fait, et j'ai passé en tribunal.

— Ah ! bah ! Et as-tu été condamné ?

— Je t'écoute, ils m'ont flanqué six mois de clou.

— Voyons, voyons ! c'est pas possible. Six mois de clou pour avoir ramassé une corde qui traînait, tu veux rire. Tu dois avoir fait autre chose.

— Tu comprends en ramassant cette corde, qui traînait, j'ai trouvé une vache au bout ; ... alors !...

Grand Théâtre. — Le Grand Théâtre nous annonce deux spectacles exceptionnels. Demain soir, dimanche, seconde de l'*Élévation*, 3 actes de Bernstein, dont la première eut un très vif succès.

Mardi, la tournée Baret nous donnera M. Beerley, une pièce qui a fait courir tout Paris, ces derniers temps, et dont l'interprétation sera de premier ordre.

¹ Fondateur, avec Henri Renou, du *Conteur Vaudois*.